

# Souvenirs personnels sur la campagne du Sonderbund

Autor(en): **Burnand, Edouard**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue historique vaudoise**

Band (Jahr): **32 (1924)**

Heft 6

PDF erstellt am: **28.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-25800>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

# REVUE HISTORIQUE VAUDOISE

## SOUVENIRS PERSONNELS SUR LA CAMPAGNE DU SONDERBUND

écrits par le Colonel Edouard Burnand.



*Edouard Burnand*

Les souvenirs personnels du colonel Burnand, que la *Revue historique vaudoise* a la bonne fortune de publier, seront lus certainement avec le plus grand plaisir par notre public. L'auteur appartenait à l'Etat-major fédéral ; il était donc bien placé pour voir beaucoup de choses peu connues encore de la population. Il était surtout un conteur agréable, plein d'esprit et d'indépendance de jugement ; homme très courageux, aussi bien comme citoyen que

comme soldat ; au coup d'œil et à la décision rapides. Son témoignage est sans doute un des plus curieux parmi ceux qui nous ont été laissés sur une campagne dont le souvenir commence à se perdre dans la nouvelle génération, et qu'il est agréable de refaire en compagnie d'un guide aussi bien renseigné.

La *Revue historique vaudoise* exprime sa vive reconnaissance à M. le Dr Burnand qui, spontanément, a bien voulu mettre à sa disposition le manuscrit et la photographie de son grand-père.

Le colonel Burnand appartenait à la famille des Burnand, dits de Chavannaz, qui a fait l'objet d'une notice publiée en 1916 dans le recueil des *Généalogies vaudoises*. Originaires d'Echallens, elle se fixa d'abord à Chavannes sur Moudon, puis à Moudon au début du XVII<sup>me</sup> siècle. Son admission à la bourgeoisie de cette ville date de 1630. Les Burnand y occupèrent dès lors une situation en vue et fournirent au pays nombre de magistrats, de médecins, de pasteurs et d'officiers au service étranger.

Edouard Burnand appartenait à la branche dite de Sépey, ancienne seigneurie située sur le territoire de la commune de Vulliens et que son arrière-grand-père, le pasteur Barthélemy-Daniel avait achetée en 1759. Le château et la propriété ont été partagés au milieu du XIX<sup>me</sup> siècle, ensuite d'alliance de famille, entre les Burnand et les de Cérenville qui les possèdent encore. Le père du colonel fut syndic, puis préfet de Moudon. Son frère Charles, le commandant Burnand, possédait le château de Billens ou d'Estavayer, à Moudon. Le colonel avait pour les arts des dispositions et des dons naturels qu'il ne put développer à cause de l'opposition de son père. Son troisième fils en a hérité et les a développés. Il est devenu le peintre célèbre dont tous les Vaudois vénèrent la

mémoire et connaissent les tableaux, surtout *le Labour dans le Jorat*.

Le futur colonel Burnand naquit à Moudon où il fit d'abord ses études. Il apprit l'agriculture pratique dans le canton de Berne et ensuite fit des études forestières. Après un stage à Aigle et un autre à Bayreuth, il devint inspecteur forestier de l'arrondissement du nord. Il fut aussi député au Grand Conseil qu'il quitta définitivement en 1845 pour se vouer à la carrière militaire.

Il y débuta comme instructeur du train d'artillerie et, une dizaine d'années plus tard, s'intéressa à la transformation de l'armement de l'infanterie par l'introduction du fusil rayé. Avec l'armurier Prélaz il construisit le fusil Prélaz-Burnand, le premier de ce genre de l'infanterie suisse. Il fit aussi à Villeneuve de nombreux essais de tir en compagnie de l'illustre défenseur de Sébastopol, le général Todleben, qui était venu se reposer à Vevey des fatigues du siège.

Lieutenant d'artillerie en 1838, il prit part à la levée de troupes nécessitée par le différend avec la France au sujet de l'affaire Louis-Napoléon, « l'artilleur thurgovien ».

Il prit part à la guerre du Sonderbund en 1847, comme major de l'Etat-major fédéral d'artillerie, attaché à la division d'artillerie du colonel Denzler, et ce sont les souvenirs de cette campagne que nous publions plus bas.

Quand éclata un conflit avec l'Autriche en 1853 à propos de réfugiés politiques lombards dans le Tessin, Burnand accompagna à Lugano le colonel Bourgeois, de Corcelettes, nommé commissaire fédéral. Il fit la campagne du Rhin en 1857 et, deux ans plus tard, on le retrouve dans l'Etat-major des troupes d'occupation de la frontière tessinoise à l'époque de la Guerre de l'indépendance italienne et de la bataille de Solferino. Il était alors lieutenant-colonel, attaché à l'Etat-major du colonel Bontems, commandant l'armée

d'occupation. Il alla ensuite se reposer à Florence où il eut de fréquents rapports avec Garibaldi qui préparait l'expédition des Mille.

En 1860, Burnand avait le grade de colonel et commandait la division d'artillerie de réserve. Il fut nommé alors directeur de la fabrique d'armes de Neuhausen où il resta jusqu'en 1870. Il fit, pendant cette période, de fréquents voyages et négocia des fournitures de fusils avec le général Prim, en Espagne, et avec Napoléon III, à Paris.

Il venait de rentrer à Sépey, sur Moudon, quand éclata la guerre franco-allemande, au cours de laquelle son ami, le général Herzog, le chargea de le remplacer comme commandant de l'artillerie dans l'Etat-major général.

Il termina sa carrière militaire comme chef de corps de l'artillerie vaudoise, fonction qui fut supprimée en 1874, mais il continua à s'intéresser jusqu'à son dernier jour à l'armée suisse, aux études militaires et à la Société des armes spéciales dont il fut président d'honneur.

Il mourut à Territet le 30 décembre 1892. La *Gazette de Lausanne* du lendemain résuma de la manière suivante l'opinion des contemporains à son sujet :

« Le colonel Burnand avait l'esprit prompt et le cœur chaud. Il ne croyait pas devoir en réprimer les élans et témoignait à ceux qui l'abordaient le plaisir qu'il avait à les voir. Aussi, que de charme dans son accueil et que de grâce dans la conversation de cet esprit cultivé, primesautier, artiste, ouvert à toutes les impressions généreuses. »

Eug. MOTTAZ.

Laissons maintenant la parole au colonel lui-même.

On espérait que les conservateurs ne prêteraient pas le serment de fidélité.

Le gouvernement aurait, dans ce cas, déclaré traîtres à la

patrie tous ceux qui s'y seraient refusés ; il les aurait rayés des cadres des milices et, après une campagne heureuse, faite sans les conservateurs, ceux-ci auraient été définitivement compromis dans le pays.

Le conseiller Delarageaz m'a avoué la chose un jour de gaité. « Je savais bien, disait-il, que vous prêteriez le serment et que vous le tiendriez. On aurait dû suivre mon conseil, vous déclarer tous traîtres à la patrie. Maintenant vous avez reconquis votre influence car vous vous êtes tous bien conduits. »

Le but de ce serment me fut démontré huit jours après la cérémonie. Je revenais du Tessin par la diligence de Berne ; il faisait nuit noire. A Lucens, entrent quelques coryphées du parti. « Eh bien, demandent-ils, ont-ils prêté serment ? — Oui, les b... — Et Edouard Burnand, de Cérenville, Jules Dutoit, Edmond Tissot ? — Sans doute, il n'y a pas eu moyen de les attraper. »

La conversation continua... Moi, je dormais dans mon coin. Nous arrivons à Moudon.

— Vous voici de retour, Monsieur Burnand, me dit le principal causeur, depuis quand ?

— Depuis ce soir.

— Par quel moyen ?

— Par la diligence, avec vous.

Jugez de sa figure.

Enfin, je reçois mon ordre de marche pour Berne. Je suis désigné comme capitaine-adjutant de la division de réserve d'artillerie du colonel Denzler. J'avais une excellente jument anglaise et le grand cheval de la maison. Je prends comme domestique Jean Dombald ; nous attelons les deux excellentes bêtes à mon petit char de côté et nous partons.

Quel bouillonnement dans ma tête ! Je laissais une femme et un petit garçon de deux ans ; je partais pour faire une campagne contraire à mes opinions un peu doctrinaires ; ...et pourtant, j'étais heureux, joyeux. J'allais enfin faire une campagne sérieuse, faire la guerre, me battre contre... des amis. Qu'importe. Je l'avoue, oui, j'étais joyeux, et pourtant furieux. Comprenne qui pourra.

Arrivé à Berne, je suis logé à l'hôtel du Faucon, avec le général Dufour, le colonel Foltz <sup>1</sup>. Je suis nommé major fédéral par la Diète le jour de mon arrivée. Je conserve ma place d'adjudant de la division. Le capitaine W. Burkhardt est second adjudant. Nous avons 4 batteries de canons de 12, 2 de 6, une d'obusiers de 12. L'ami Kern, de Bâle, est adjudant de la brigade Naef ; Paravicini commande la batterie de Bâle ; Moll et Dietschi, celles de Berne ; Zuppingen, celle de Zurich.

Il y eut grande inspection du général au Wylerfeld. Comme j'étais fier sur mon bon cheval !

Chaque soir on sortait à cheval ; j'accompagnais souvent le général Dufour, mais ce n'était pas toujours gai. Le brave homme n'était pas cavalier ; jamais il ne mettait son cheval au trot soutenu ; il trottaient dans les allées du Bremgarten. Grossmann et moi, bien montés, avions bien de la peine à retenir nos chevaux, à les maintenir à la distance voulue. De temps à autre, nous faisons un arrêt pour avoir le plaisir de regagner notre place au grand trot.

Pendant la journée, on travaillait ferme au bureau. Par-ci par-là, j'attrapais une bribe politique. On était inquiet. La France avait des vellétés d'intervention. Elle avait fourni à Lucerne une batterie d'obusiers longs, de 24. L'Angleterre poussait le général. Il ne se passait pas de jour sans que

<sup>1</sup> Beau-père du colonel Burnand.

Robert Peel (le fils) n'arrivât au Faucon et n'eût de longues conférences avec le général. Peel, bien informé, voulait une attaque immédiate ; il ne voulait pas laisser à la France le temps d'intervenir. Le général prenait ses mesures avec calme. Il voulait masser ses troupes de manière à occuper toutes celles du Sonderbund et pouvoir les écraser en détail avec des forces supérieures sur tous les points.

Enfin, le 11 novembre, arrive l'ordre du départ. Ochsenbein avec ses Bernois neutralise le district allemand du canton de Fribourg ; Rilliet s'avance par les vallées de la Glane et de la Sarine. Burkhardt pénètre par Morat. Nous, réserve d'artillerie, nous bivouaquons à Allenlüften, au-dessus de Guminen, par un brouillard intense. Cela commençait.

Le lendemain, marche sur Avenches. Entre Guminen et Morat, à la limite, nous trouvons des papiers de cartouches ; un bataillon a chargé ses armes à cet endroit. Le brouillard se maintenait ; il fallait marcher prudemment.

Avenches ! bivouac sur la place d'armes ; ville remplie de soldats.

Voici le pensionnat des Jésuites qui a évacué Fribourg et se dirige sur Estavayer. J'aborde les RR. PP. pour leur demander si le jeune de Colbert est sain et sauf. La réponse ne fut pas aimable, mais j'appris que le jeune homme était en sûreté.

Pendant la nuit, un coup de pistolet, parti on ne sait d'où met tout le monde en émoi. Nos voisins Fribourgeois seraient-ils venus pour tirer sur le parc ?

La batterie de Bâle n'arrivait toujours pas ; elle devait se joindre à nous pour les opérations du lendemain. Enfin, à une heure elle arrive trempée, par une nuit noire. Au matin, la division se forme en colonne, sur Gravenaud, et se dirige sur Domdidier. Quand la tête de la colonne entre dans le



village, je crois bon de retourner sur mes pas pour voir à quoi en est la gauche ; tout marchait bien, mais les dernières voitures étaient encore dans Avenches. Trois bataillons de la III<sup>me</sup> division formaient escorte.

Nous prenons à gauche près de l'auberge de Domdidier. Un guide de Donatyre nous accompagne.

Voici un ruisseau marécageux, un mauvais pont en bois. Halte ! je veux voir si, par hasard, le pont n'a pas été détérioré ; s'il peut supporter le poids des voitures. Tout va bien. L'ennemi n'a pas songé au retard qu'il nous aurait occasionné en enlevant deux poutres.

Nous entrons en forêt ; les bataillons fouillent les bois ; nous nous engageons dans un long chemin creux. Quel bon endroit pour une surprise. Enfin, nous arrivons à Grolley. Le bataillon bernois, Ganguillet, commençait à peine à se frotter les yeux. Il n'avait rien de martial, ce pauvre bataillon ; la plupart des hommes étaient encore en casque... à mèche ; les feux du bivouac s'éteignaient dans l'eau.

Voici la campagne de l'ami de Chollet, mon camarade d'artillerie. C'est là que viendra loger le général. Quelques minutes encore et nous sommes au château de Rosières, à M. de Diesbach.

Halte, à gauche de la route, en attendant les ordres du général. Je suis envoyé à sa recherche. C'est un temps de galop enthousiaste sur la descente de Belfaux. Il y a là une longue file d'officiers à cheval enveloppés de leurs manteaux.

— Eh ! Burnand, où allez-vous de ce train ?

— Pardon, mon général, je vous cherchais pour vous annoncer l'arrivée en bon ordre de la division d'artillerie.

— C'est bon, restez à Rosières, près de moi. Avez-vous vu Rilliet ? savez-vous où il est ?

Le général ajouta à voix basse :

— Il ne faut pas qu'il fasse un pas de plus. Fribourg a envoyé un parlementaire. Nous n'attaquerons pas.

Nous remontons à Rosières. Grand bivouac de cinq batteries. On ne déharnache pas ; les chevaux restent aux voitures ; ils n'ont d'ailleurs aucune envie de bouger car on leur a donné pour litière de l'avoine non battue. Il n'y a point de vivres pour la troupe. Le commissaire des guerres a eu peur ; il n'est pas arrivé avec son convoi.

Une compagnie de carabiniers zurichoïses forme le cercle autour d'une bande de dindons ; le cercle se resserre ; on tire les couteaux de chasse et les pauvres dindes sont prises, plumées et rôties. On veut abreuver les chevaux, mais le fermier a coupé les fontaines ; grande faute, grande irritation. Cela se gâte. Des Bernois découvrent la cave aux fromages ; en un clin d'œil elle est vidée. Des fromages frais roulent au bas des pentes ; d'autres sont emballés, chargés et conduits à Morat où ils sont vendus par un brigadier. On partage le reste et on en fait de la soupe, mais on n'avait pas de sel.

Nous autres, officiers d'artillerie, nous entrons dans le château ; il est intact, sauf un tableau percé d'un coup de baïonnette. Nous nous installons dans la salle à manger. Une gerbe de paille placée devant la porte de l'escalier qui mène à la cave sera occupée par Kern et moi. Nous pourrions ainsi sauver la précieuse cave du propriétaire (?). Pourquoi celui-ci n'a-t-il laissé personne dans la maison ?

Les hommes commencent à fourrager ; ils découvrent des sacs de pommes sèches ; bonne prise ; ils vont se faire préparer du café chez la fermière. L'esprit pillard des Suisses commence à se manifester.

Je pars pour Grolley avec le colonel Denzler ; le général nous reçoit au mieux, nous fait servir à manger, mais nous sommes brutalement chassés par le chef d'Etat-major, Frei-

Hérosée. Nous rentrons au bivouac. On allait dresser la soupe, mais quelques coups de fusil sont entendus dans la forêt en face de nous. On renverse les marmites. Canonniers, à vos pièces ! Le colonel Muller, de Zoug, part pour la forêt à la tête d'une colonne d'infanterie... rien, plus personne. Ce n'était qu'une mauvaise plaisanterie de mon ami de Bionnens avec quelques hommes de landsturm. Combien faut-il peu de chose pour alarmer une troupe non aguerrie !

En voici une preuve de plus. Pendant la nuit suivante, le colonel de Linden couchait, avec quelques officiers, sur le plancher d'une maison de Grolley. Un grand lit aux rideaux fermés occupait le fond de la chambre. On s'était enfin endormi. Tout à coup, les cris de : *les voici ! les voici !* se font entendre dans la rue. Les officiers se précipitent sur leurs armes. C'est l'ennemi, bien sûr, la colonne mobile du colonel Albiez. Les rideaux du lit s'ouvrent brusquement et donnent passage à une vieille femme malade, laissée par la famille en fuite. *Les voici !* c'était deux chevaux échappés du bivouac et qu'on venait de retrouver dans l'obscurité.

Mais revenons à notre bivouac.

La nuit est là ; il est 4 ½ heures ; brouillard. Tout à coup la fusillade éclate dans les environs de Fribourg, puis le canon sur la droite. Nous voyons, avec nos lunettes, les positions de l'ennemi. Nous attelons les pièces ; nous montons à cheval. Voici la compagnie de dragons vaudois de l'escorte du général qui passe au grand trot dans la direction de Belfaux. Les bataillons se forment, l'arme au pied. Que se passe-t-il donc ? Quel a été le résultat de la conférence du matin entre le général et le délégué de Fribourg ? C'est la division Rilliet qui a attaqué. C'est le capitaine Eytel avec ses carabiniers vaudois qui a rencontré l'ennemi dans le bois de Cormanon et des Daillettes. Le combat s'est engagé autour de la redoute de Bertigny, si calme une heure aupa-

ravant. Le combat dure jusqu'à la nuit, pendant une heure environ.. Combien de morts, de blessés ? Mon frère était là<sup>1</sup>, aide-major du bataillon Monachon.

C'est fini ; nous reprenons nos places sur la paille du bivouac.

Enfin arrive le sergent Panchaud, de la gendarmerie vaudoise ; il nous conte à peu près l'affaire. Il y a plusieurs tués, beaucoup de blessés. La batterie vaudoise a souffert... mais la redoute n'a pas été prise. Ce sera pour demain dimanche. Nous ferons notre partie aussi.

Voici, arrivant par la route de Payerne, un char avec deux fustes de vin nouveau exécration. On les achète, et nous voilà, faute de mieux, à faire du vin chaud dans les marmites ; ce n'était pas bon du tout. Puis nous allons nous reposer dans la salle à manger, Kern et moi, tout fiers de garder l'entrée de la cave. Vers minuit, nous entendons des pas dans l'escalier conduisant de la cave au premier étage, occupé par des officiers d'un bataillon soleurois. L'aumônier et le chirurgien avaient découvert le passage et remontaient chargés de bouteilles. Mais ils n'ont pas de verres là-haut ; ils viennent nous en demander. Force nous est de donner ceux que nous gardions. On nous donne en échange un panier de vin de Bordeaux. Les moins discrets se lèvent pour en boire, mais on n'y voyait guère : il n'y avait pas de chandelles. De l'huile dans un saladier, un bouchon avec un morceau d'amadou en guise de *lumignon*, voilà toute la lumière dont nous pûmes disposer.

Toujours rien à manger. Pendant la nuit, de noires silhouettes s'approchaient du panier... Au matin, il était vide.

Le dimanche matin, 14 novembre, nous montons à cheval. Malgré les ordres donnés, les batteries n'étaient pas sorties du parc. Le commandant en chef de l'artillerie, le colonel

<sup>1</sup> Charles Burnand, de Moudon.

d'Orelli, dit *Zorn Gottes*, était sur la route, furieux de ce retard... et le farouche Denzler ploie les épaules devant le plus farouche d'Orelli.

Mais nous partons pour Cormanon, lieu du combat de la veille ; nous nous jetons à travers bois escortés par deux compagnies d'Argoviens du Freiamt, peu sûrs. Nous avons un guide fribourgeois dont je me défie fort. Pourquoi ne nous embourberait-il pas ? Je sors un de mes pistolets, et j'ordonne à mon homme de marcher devant la tête de mon cheval, le menaçant de lui brûler la sienne au moindre pas qu'il fera hors du chemin. Nous rencontrons des brancards avec des tués et des blessés. Le commandant Fornallaz se tient devant une ferme, encore tout émotionné du combat de la veille. Le bataillon Bolens a bravement marché sur la redoute, mais il a beaucoup souffert du feu de celle-ci. La gorge de l'ouvrage n'a pas été trouvée dans l'obscurité, heureusement pour nos hommes ; elle était bien défendue.

C'est le capitaine de carabiniers Eytel qui a engagé le combat devant le bois de Cormanon. La batterie Haubentreiser (Lausanne) est placée au coin d'un bois, à 900 pas (666 m.) de la redoute, dans un pli de terrain, véritable *égout à boulets*. Elle a souffert : trois servants de droite, Vincent, Morel et Savary ont été atteints, le second mortellement ; les deux autres ont perdu chacun un bras.

— *Trois remplaçants !* s'écrie le lieutenant Tissot. Pas un cri, pas un moment d'hésitation. Mais la nuit est tombée, le combat a cessé.

Pendant la nuit, le lieutenant-colonel Gatschet, du génie, a construit un épaulement au bord du bois de Cormanon, un peu à gauche de l'emplacement de la veille. Pendant la nuit aussi, le major Perrier, de Fribourg, s'est avancé jusqu'aux abords de l'ouvrage, à la faveur du brouillard.

(A suivre.)